

MONARCHIE HÉROÏQUE ? HÉRITAGE CHEVALERESQUE ET VOCATION MILITAIRE DE LA FONCTION ROYALE EN EUROPE, XVI^E-XIX^E SIÈCLES

Martin Wrede

Armand Colin | « Histoire, économie & société »

2015/1 34e année | pages 86 à 103

ISSN 0752-5702

ISBN 9782200929596

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-histoire-economie-et-societe-2015-1-page-86.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Monarchie héroïque ? Héritage chevaleresque et vocation militaire de la fonction royale en Europe, XVI^e-XIX^e siècles¹

Martin Wrede

Résumé

La mise en scène de la monarchie de l'époque moderne fut, on le sait, profondément héroïque, du début à la fin. Vertus chevaleresques, ambitions militaires et un appareil somptueux accompagnaient les règnes des princes modernes depuis l'empereur Maximilien I^{er}, considéré, dès son vivant, comme un « dernier chevalier », mais également comme le « premier lansquenet ». Cependant, et bien que, selon Louis XIV, la guerre ne fût pas seulement le droit mais aussi le devoir des princes, il existait souvent un écart entre la revendication de la gloire par le monarque et ses capacités et responsabilités réelles. L'article se propose d'examiner cet écart ainsi que les performances monarchiques sur le plan de l'héroïsme. Il cherche également à montrer les évolutions du concept héroïque lui-même – évolutions qui devaient influencer à leur tour et le rôle et la perception du monarque. À cette fin, l'article sera ancré dans une perspective de longue durée, allant des rois-chevaliers de la Renaissance aux rois-connétables du XVIII^e siècle (et à leurs contre-exemples) et en évoquant même la chute de la monarchie militaire allemande en 1918 – un évènement où les défaillances en matière d'héroïsme de l'empereur Guillaume II eurent bel et bien leur place.

Abstract

The staging of the early-modern monarchy was fairly heroic, this is well known. Chivalric virtues, military ambitions and all kind of pageantry accompanied the reigns of nearly every prince or monarch in Europe since Maximilian I, the « last knight ». And going to war, in the words of Louis XIV of France, was considered not as a right, but as a duty of any prince. The duty's staging, however, did not always reflect a reality. Royal soldiering was often devoid of any significance or competence. And there were other critical moments, as the reigns of women or even decidedly unheroic men. This article tries to sum up the problems and changes of monarchical heroism on stage and in the field. It considers princely and noble political culture on the one hand and different faces of heroism on the other. In 1789, the decidedly unheroic Louis XVI was ought to face not only Revolution in his capital and country but also desertion of his armed forces. In 1918, the shortcomings of Kaiser Wilhelm II

1. Une première ébauche de l'article a été traduite de l'allemand par Christophe Schaumbourg (Université de Gießen). Le texte augmenté et remanié a été relu (et en quelque sorte francisé) par Nicolas Le Roux (Université Lyon 2). Je les en remercie beaucoup.

in his role as military monarch and the considerable changing of heroism as a concept shattered not only the german (more or less) heroic monarchy.

Nous commencerons par la fin, ou, pour être plus précis, par deux fins : deux fins de règne. La première eut lieu en octobre 1918 au sein du Commandement suprême de l'armée allemande à Spa. L'on y proposa rien de moins que la mort du « chef de guerre », Oberster Kriegsherr, l'empereur Guillaume II. Le Kaiser était censé non seulement chercher la mort, mais la trouver, grâce à ce qu'on appela une « petite attaque spéciale » sur le front ouest organisée dans ce but même. L'épisode est bien connu. C'était en effet la fin. Non pas la fin physique de Guillaume II, certes, qui, notamment pour des raisons religieuses, resta sourd à ce genre de requêtes, mais néanmoins la fin de la monarchie allemande et de sa tradition de mise en scène héroïque et militaire².

Cette faillite morale de l'empire germano-prussien était prévisible. Des clichés de propagande montrant Sa Majesté en train de mettre au point les opérations devant les cartes d'état-major, entourée de Hindenburg et Ludendorff – « S.M. » figurant au centre – étaient largement considérés comme peu crédibles, tout comme ceux qui montraient « Notre Empereur sur le champ de bataille » : Guillaume II en tenue d'hiver, avec casque à pointe, partageant les souffrances des soldats. Le public appela joliment ce motif photographique « La licorne ». Il était de notoriété publique que l'empereur, comme toujours, ne faisait que poser sur ces clichés et que ceux-ci n'avaient rien à voir avec la réalité³. À la fin de la guerre, Guillaume II était discrédité en tant que responsable individuel, et, par répercussion, la fonction monarchique le fut finalement aussi. C'était en particulier le capital héroïque de la monarchie qui était épuisé, suite à l'échec de sa mise en scène. Seul le sacrifice, gratuit sur le plan militaire, du monarque, paraissait à même de redonner du prestige à la dynastie et à la monarchie⁴.

Pour trouver dans l'histoire européenne l'ombre d'un exemple de roi ayant réellement cherché la mort sur le champ de bataille, de façon quasi-suicidaire, donc, il faut revenir loin en arrière, à savoir en 1578, lorsqu'à Alcaçar-Quivir au Maroc, le roi du Portugal Sébastien I^{er} fut tué. Il y eut certes des rois morts au combat dans un passé plus récent : Gustave II Adolphe de Suède en 1632 à Lützen, Charles XII en 1718 à Frederikshald. Mais c'étaient là des « accidents », dus aux risques du métier de chef de guerre. Frédéric le Grand, auquel les officiers de l'état-major allemand pensèrent peut-être en premier, en raison de ses allégations de ne pas vouloir survivre aux divers malheurs de la guerre de Sept Ans, avait échappé à la mort sur le champ de bataille grâce, notamment, à l'ordre donné par un officier français de respecter toujours la personne sacrée d'un roi – fût-il l'ennemi –, et de ne pas l'abattre quand il s'approchait trop⁵. Sa disposition suicidaire,

2. Voir Bert Becker, *Georg Michaelis. Preußischer Beamter, Reichskanzler, christlicher Reformator, 1857 – 1936. Eine Biographie*, Paderborn et al., Schoeningh, 2007, p. 540 – 549 ; Stephan Malinowski, *Vom König zum Führer. Deutscher Adel und Nationalsozialismus*, [2003], Berlin, S. Fischer, 2004, p. 232 – 243. Cf. Martin Wrede, « Die heroische Monarchie der Frühen Neuzeit. Ritter, Feldherren, Schauspieler », *Francia* 40, 2013, p. 77 – 92 ; id. (dir.), *Die Inszenierung der heroischen Monarchie. Frühneuzeitliches Königtum zwischen ritterlichem Erbe und militärischer Herausforderung*, Munich, Oldenbourg, 2014.

3. John C.G. Röhl, *Wilhelm II. Der Weg in den Abgrund, 1900 – 1941*, Munich, Beck, 2008, p. 1206-1207.

4. J. Röhl, *Weg in den Abgrund (op. cit.)*, p. 1200 – 1208 et 1235 – 1245, souligne dysfonction et discrédit de l'empereur après 1914.

5. Franz Kugler, *Geschichte Friedrichs des Großen. Mit 328 Holzschnitt-Illustrationen von Adolph von Menzel*, [1840], Bayreuth, Gondrom, 1981, p. 308 ; Johannes Kunisch, *Friedrich der Große. Der König und seine Zeit*, München, Beck, 2004, p. 373-374 et 404-405.

d'ailleurs, s'inscrivait plutôt dans une tradition rhétorique antiquisante de la « mort pour la patrie » admirée par la *Hochauflklärung* allemande et reprise pour la mise en scène du roi-philosophe⁶.

Sébastien de Portugal avait, au contraire, quant à lui, trouvé une mort qu'il avait cherchée – toutefois pas de manière réfléchie mais désespérée dans l'ardeur du combat. C'est du moins ce que raconte l'une des nombreuses traditions narratives qui émanent de cet événement⁷. Ce roi-chevalier était parti au Maroc quasiment en croisé. Il était donc animé d'intentions très nobles, mais, malheureusement, pourvu de forces bien trop faibles. En conséquence, la bataille d'Alcaçar-Quivir tourna à la débâcle et le roi se serait résolu à ne pas y survivre. Il aurait exclamé que c'était « sa liberté royale de renoncer à la vie », ajoutant qu'il « choisissait la voie du Ciel, pour peu que ses péchés le permettent⁸ ». – Il existait, il faut l'avouer, d'autres versions de la fin du roi, nettement plus sobres⁹.

Tout un monde sépare visiblement ces deux fins de règne. Sébastien I^{er} mourut en chevalier chrétien – avec un brin de folie, peut-être, mais en conformité avec les normes de son temps –, alors que Guillaume II survécut en souverain fanfaron, conspué et, finalement, destitué. Mais les différences sont bien plus profondes : certes, en 1918 on avait à faire à un monarque qui ne correspondait pas et n'avait de toute évidence jamais correspondu à l'image du héros monarchique. Depuis des années il avait déçu et frustré l'opinion publique et les élites proches du trône, et il n'était plus entouré de « nobles chevaliers » mais de froids calculateurs. Au fond, la mise au point de ce scénario de mort héroïque de l'empereur était plus proche du régicide que du culte héroïque voué au monarque. Et le scénario que devait finalement choisir l'état-major, le maréchal Hindenburg en tête, pour résoudre la question du sort de l'empereur n'était pas moins mortel, ne fût-ce que sur le plan politique : la décision, plus ou moins forcée, de s'exiler en Hollande, donc de prendre la fuite, détruisit le prestige de Guillaume II (ou ce qui en restait) pour toujours¹⁰.

Mais il y a des questions bien plus profondes que celles qui concernent la chute du dernier empereur allemand ou celle du dernier prince de la maison d'Avis. Ces questions sont liées à la nature même de l'héroïsme, à ses transformations et au rôle joué par les monarques dans ce processus. C'est pourquoi je souhaite aborder la question du sens, et de la perte de sens, de ce culte héroïque, dont le monarque fut l'objet. La question est propre à l'époque moderne, car cette époque a vu se constituer l'image du roi héroïque dans toute sa gloire comme chevalier, connétable, chef de guerre – ou encore comme inspecteur couronné des champs de bataille dont les prouesses étaient soigneusement mises en scène. Il s'agira d'évaluer et de comparer les doses d'héroïsme et d'expertise militaire qui étaient

6. Florian Kühnel, *Kranke Ehre ? Adlige Selbsttötung im Übergang zur Moderne*, München, Oldenbourg, 2013, p. 143-170.

7. Lucette Valensi, *Fables de la mémoire. La glorieuse bataille des trois rois*, Paris, Le Seuil, 1992.

8. Proche de l'évènement cf. Juan de Baena Parada, *Epitome de la vida, y hechos de Don Sebastian dezimo sexto Rey de Portugal [...]*, Madrid 1592, p. 118 (trad. de l'auteur).

9. Voir la version d'André Thevet, *Portraits et vies des hommes illustres*, 2 t., Paris, 1584, t. 2, fol. 469 – 472, ici 472. Le roi, déserté par une bonne partie de son armée, aurait voulu se rendre avec quelques derniers fidèles. Le drapeau blanc affiché par eux aurait causé un malentendu culturel de la part des Arabes qui l'interprétèrent comme un signe au reste de l'armée portugaise pour indiquer le lieu où se trouvait le roi. « Pourtant luy courent ils sus de toutes part, tellement qu'ils le tuent en la place. » Voir également Luis Cabrera de Córdoba, *Felipe Segundo, Rey de Espana*, Madrid, 1619, p. 999, et cf. Malyn Newitt, « The Portuguese Nobility, and the Rise and Decline of Portuguese Military Power, 1400 – 1650 », dans *The Chivalric Ethos and the Development of Military Professionalism*, dir. D.J.B. Trim, Leiden et al., Leiden, Brill, 2003, p. 89 – 116, ici p.108-109.

10. Wolfram Pyta, *Hindenburg. Herrschaft zwischen Hohenzollern und Hitler*, München, Beck, 2007, p. 361 – 379.

nécessaires au monarque à cette époque. Cependant, certains souverains s'efforcèrent de donner d'eux-mêmes une image volontairement dénuée de tout héroïsme – du moins dans sa connotation chevaleresque. Cet article se propose donc de voir si le concept de « monarchie héroïque » est opérant pour caractériser les représentations et les formes du gouvernement monarchique entre la Renaissance et le siècle des Lumières¹¹.

Chevaliers couronnés de la Renaissance

Sébastien I^{er} correspondait à plus d'un titre au modèle du parfait chevalier couronné de la Renaissance. Il commença – et finit – jeune. Il s'inspirait de modèles littéraires et d'ancêtres héroïques. Son but était d'augmenter la puissance de sa couronne, mais sans doute plus encore, d'acquérir un prestige personnel, en s'exposant au danger. Cet état d'esprit était abondamment nourri par la religion¹². Charles Quint n'avait pas commencé autrement, mais avec beaucoup plus de succès. Il avait pris Tunis en 1535 quasiment en croisé. Et après sa victoire de Mühlberg, remportée en 1547 sur les « hérétiques » luthériens de la ligue de Smalkalde, il se fit représenter par le Titien en *miles christianus* idéal. Pour l'empereur aussi, l'éthique du chevalier chrétien, partie importante de son héritage bourguignon, avait été le fil conducteur de sa vie et de son règne¹³. L'esprit de croisade resta encore tangible jusqu'à la fin du XVII^e siècle¹⁴.

La chevalerie médiévale était indissociablement liée à la religion, et cela était tout particulièrement vrai pour les rois-chevaliers, qui prétendaient se battre au nom de l'Église. C'est aussi cela que montrent les rois tombés au cours d'une bataille¹⁵. Le roi chevalier se devait d'être généreux, ce qui impliquait qu'il soit prêt à donner sa vie si nécessaire, sans toutefois devoir aller jusqu'à une folle témérité. Se rendre après avoir valeureusement combattu ne fut pas plus déshonorant pour François I^{er} à Pavie que cela ne l'avait été pour Jean le Bon à Poitiers, ou pour les chevaliers de leur entourage¹⁶.

Quand un chevalier tombait au combat, si ce n'était pas une mort prématurée, on voyait l'accomplissement d'une glorieuse carrière. Il en fut ainsi des grands capitaines des guerres d'Italie, Bayard, La Palice et La Trémoille¹⁷. Et c'est encore ainsi que du côté français on

11. Voir de façon plus approfondie Martin Wrede « Einleitung. Die Inszenierung der mehr oder weniger heroischen Monarchie. Zu Rittern und Feldherren, Kriegsherren und Schauspielern », dans *Inszenierung der heroischen Monarchie*, op. cit., p. 8-39.

12. Jean-François Labourdette, *Histoire du Portugal*, Paris, Fayard, 2000, p. 210 – 217.

13. Hugo Soly (dir.), *Charles V and his Time, 1500-1558*, Anvers, Mercatorfonds, 1999. Voir surtout l'introduction, p. 11-25, ainsi que la contribution de Mia J. Rodríguez-Salgado, « Charles V and the Dynasty », p. 27 – 111. Voir également Heinz Duchhardt, « Das Tunisunternehmen Karls V. 1535 », dans *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs* 37, 1984, p. 35-72 ; Daniel Nordman, *Tempête sur Alger. L'expédition de Charles-Quint en 1541*, Saint-Denis, Bouchesne, 2011.

14. Perspectives différentes : Alphonse Dupront, *Le mythe de croisade*, t. II, Paris, Gallimard, 1997 ; Robert Sauzet, *Au Grand siècle des âmes. Guerre sainte et paix chrétienne en France au XVII^e siècle*, Paris, Perrin 2007 ; Gérard Poumarède, *Pour en finir avec la croisade. Mythes et réalités de la guerre contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, PUF, 2004.

15. Joël Cornette, *Le roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, [1993], Paris, Payot, 2000, p. 182-184 et p. 302-306.

16. Jean-Marie Le Gall, « Autopsie d'une figure de la défaite. Le roi-prisonnier ou les embarras du vainqueur. François I^{er} après Pavie », *Hypothèses* 2007, p. 297-314 ; *id.*, « Le roi-chevalier à l'épreuve de la défaite. François I^{er} durant l'année de Pavie », dans *Inszenierung der heroischen Monarchie*, op. cit., Martin Wrede (dir.), p. 128-158. Pour la « deditio » honorable dans la culture chevaleresque médiévale et moderne voir Holger Afflerbach, *Die Kunst der Niederlage. Eine Geschichte der Kapitulation*, Munich, Beck, 2013, p. 63-91.

17. Joël Cornette, *Roi de guerre*, op. cit., p. 297-299 et 307-308 ; André Corvisier, « La mort du soldat depuis le Moyen Âge », *Revue historique*, 1975, t. 99, p. 3-30.

traita le cas de Gustave Adolphe de Suède¹⁸. Une mort héroïque advenue dans la jeunesse se prêtait à l'enjolivement rhétorique tout en demeurant une mort trop précoce et de ce point de vue regrettable¹⁹. Pour les rois morts au combat s'ajoutait une dimension sacrée : ce fut le cas pour Louis II de Hongrie en 1527 comme pour *Dom Sebastião* en 1578, et encore, sous une forme particulière pour Gustave Adolphe en 1632. Outre leur aspect héroïque, ces sacrifices royaux avaient également un côté expiatoire. Dans leur mort héroïque - pour leur « vraie foi » respective -, ces rois prenaient sur eux les péchés de leur pays²⁰.

En même temps, il ne faut pas surestimer cet aspect. L'un des roi-chevaliers les plus notoires de l'époque, le roi de France François I^{er}, montra qu'il voyait des limites à l'élan religieux ou du moins à l'esprit de croisade. Il s'allia un temps avec Soliman le Magnifique tout comme avec les chefs barbaresques d'Afrique du Nord²¹, ce qui n'entacha nullement son auto-mise en scène²². Et l'expédition tunisienne de Charles Quint n'eut elle aussi lieu qu'une quinzaine d'années après son accession au trône impérial. S'il avait intériorisé l'héritage bourguignon et son esprit de croisade, il ne faisait pas preuve du même excès que Sébastien de Portugal. Le duc de Bourgogne Philippe le Bon, fondateur de l'ordre de la Toison d'or, avait lui-même agi d'une façon assez réaliste, au point que son projet de croisade ne vit jamais le jour, et qu'il se résigna à son abandon²³. Werner Paravicini a posé la question, s'il existait vraiment une « spécificité bourguignonne ». En fin de compte, il n'en restait, du moins était-ce là l'avis des descendants habsbourgeois, que la grande « largesse », c'est-à-dire la somptueuse générosité de la cour et des souverains que permettait la richesse des États bourguignons²⁴.

Cette générosité somptueuse et raffinée allait de pair avec un certain degré de raffinement du prince lui-même, qui cherchait à apparaître en amateur des arts et des lettres. Certes, il ne s'agissait pas là d'une exclusivité de la cour bourguignonne, mais ce phénomène y était particulièrement développé, grâce aux conditions matérielles exceptionnellement favorables. François I^{er}, qui était lui aussi à sa manière un héritier des Bourguignons, remarqua qu'un roi inculte n'était rien plus qu'un âne couronné. Un vrai roi devait donc être à la fois prince guerrier et sage chevalier²⁵.

Cela n'empêcha pas le dévouement nobiliaire, de perdurer, pour la force et les exercices corporels, héritage du Moyen Âge, même si celui-ci fut considérablement transformé. À la

18. Joël Cornette, *Roi de guerre*, op. cit., p. 183.

19. Martin Wrede, *Ohne Furcht und Tadel. Für König und Vaterland. Frühneuzeitlicher Hochadel zwischen Familienehre, Ritterideal und Fürstendienst*, Ostfildern, Thorbecke, 2012, p. 46-50.

20. Joël Cornette, *Roi de guerre*, op. cit., p. 292-303.

21. Robert J. Knecht, *Un prince de la Renaissance. François I^{er} et son royaume*, Paris, Fayard, 1998, p. 293-294, 297-298, 331 et 486. « L'alliance franco-ottomane de 1535 » dans *Treaties between Turkey and Foreign Powers, 1535 – 1855*, Londres 1855, p. 170-174.

22. Voir Robert J. Knecht, *Un prince de la Renaissance*, op. cit., p. 411-474 ; Anne-Marie Lecoq, *François I^{er} imaginaire. Symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, Macula, 1987.

23. Heribert Müller, *Kreuzzugspläne und Kreuzzugspolitik des Herzogs Philipp des Guten von Burgund*, Göttingen, Vandenhoeck, 1993, p. 13-17 et p. 119-126. En fin de compte la croisade bourguignonne se réduisit à quelques bateaux envoyés en 1464. Les équipages furent rappelés par Philippe le Bon l'année d'après.

24. Werner Paravicini, « The Court of the Dukes of Burgundy. A Model for Europe ? », dans *Princes, Patronage and the Nobility*, dir. Ronald G. Asch, Londres, OUP, 1991, p. 69-102, p. 86 ; M. Wrede, *Ohne Furcht und Tadel*, op. cit., p. 252.

25. Robert J. Knecht, « François I^{er} et le Miroir des princes », dans *Le savoir du prince. Du Moyen Âge aux Lumières*, dir. Ran Halévi, Paris, Fayard, 2002, p. 81-110. Cf. Alain Boureau, « Le prince médiéval et la science politique », *ibid.*, p. 25-50, ainsi que A.M. Lecoq, *François I^{er}*, op. cit., p. 64-65.

Renaissance comme à l'âge baroque l'idéal chevaleresque reposait toujours sur la prestance physique, et celle-ci demeurait un attribut important aussi pour le souverain²⁶.

Dans les descriptions d'Henri II de France, par exemple, les références à la « beauté » et la prestance précèdent celles des autres qualités²⁷. Quand, dans d'autres cas, la beauté était moins flagrante, voir absente, on évoquait l'adresse physique et la majesté du regard²⁸.

Avec Henri II on atteint cependant déjà un cas limite. Lui aussi mourut en armes, en 1559, mais, comme on le sait, ce fut à l'occasion d'un tournoi. Il avait affronté une fois de trop le capitaine Montgomery lors des festivités du mariage de sa fille Élisabeth. L'ultime passe d'armes de la journée se révéla mortelle pour le roi, qui passait pourtant pour un maître en la matière. Sa mort était dénuée de toute dimension sacrée et difficile à présenter sous un jour héroïque. À la suite de cet événement, le vieux débat qui consistait à savoir s'il convenait à un roi de risquer sa vie dans un tournoi fut bientôt tranché : aucun monarque ne devrait plus participer à des joutes²⁹.

Pourtant, les rois jouteurs, quand ils entraient dans le champ clos, ne se montraient pas déraisonnables. La participation d'un roi à cette pratique sociale éventuellement dangereuse avait une valeur de stabilisation politique : il s'agissait d'asseoir l'autorité royale sur la noblesse par des manifestations de fraternité, même si cette dernière avait un aspect de façade. Cette idée de communauté et de fraternité était le moteur de la création des divers ordres chevaleresques et régissait leurs pratiques sociales. Lors des tournois, le souverain se plaçait au milieu de ses chevaliers, tout en réclamant la première place, le rôle de meneur. Et c'est parce qu'il s'efforçait d'asseoir cette autorité par des actes qu'Henri II trouva la mort³⁰.

Des antihéros et de leurs problèmes

Ce ne fut certes pas uniquement la mort tragique d'Henri II qui mena successivement les monarchies anglaise et française à oser une mise en scène qui se détournait de la dimension héroïque. Les raisons en étaient plus à chercher dans les crises sociales et politiques déclenchées ou accentuées par la Réforme. La mort au tournoi d'Henri II contribua cependant à accélérer cette « métamorphose », au moins en France. Ses fils, qui lui succédèrent sur le trône, furent ainsi tenus à l'écart des joutes, ce qui les éloigna de la communauté chevaleresque. Ce lien, notamment avec les grands seigneurs, leur aurait pourtant rendu quelque service³¹.

26. Martin Wrede, *Ohne Furcht und Tadel*, op. cit., p. 318-331.

27. Petrus Paschalus, *Henrici II Galliarum Regis Eulogium [...]*. *Éloge de Henri II de France*, Paris 1560, p. 9. Cf. Ivan Cloulas, *Henri II*, Paris, Fayard, 1985, p. 9, 60 et p. 236-237.

28. Voir Étienne Jollet, « L'œil du prince. Le regard dans les portraits royaux par Jean et François Clouet », dans *L'Image du roi de François I^{er} à Louis XIV*, dir. Thomas Gaehtgens/Nicole Hochner, Paris, MSH, 2006, p. 343-358. Par rapport à la dissimulation verbale de la (très manifeste) laideur physique de l'empereur Léopold I^{er} voir Eucharis Gottlieb Rinck, *Leopolds des Grossen Römischen Kayzers wunderwürdiges Leben und Thaten [...]*, 2 t., Cölln 1713, t. 1, p. 133. Cf. Jean Bérenger, *Léopold Ier, 1640 – 1705. Fondateur de la puissance autrichienne*, Paris, PUF, 2004, p. 75-77.

29. Pour l'évolution d'idée et pratique du tournoi aux XVI^e et XVII^e siècles voir Martin Wrede, *Ohne Furcht und Tadel*, op. cit., p. 318-371.

30. Martin Wrede, *Ohne Furcht und Tadel*, op. cit., p. 318-322, 354-361 et 369-371.

31. Laurent Bourquin, « Les défis des guerres de Religion, 1559-1610 », dans *La Monarchie entre Renaissance et Révolution, 1515-1792*, Joël Cornette (dir.), Paris, Le Seuil, 2000, p. 63-134. Voir Nicolas Le Roux, « L'impossible héroïsme des derniers Valois », *Inszenierung der heroischen Monarchie*, op. cit., Martin Wrede (dir.), p. 159-170.

Henri III, le dernier de sa maison, avait une conscience particulièrement aiguë de la crise que traversaient la France et la monarchie pendant les guerres de Religion. L'autorité royale avait beaucoup diminué, elle n'était en mesure ni de maintenir la paix ni d'instaurer ses choix politiques ou religieux. Aux yeux du roi cependant, le manque apparent d'autorité de la couronne était dû surtout à un manque de sacralité. La dignité sacrée du Roi Très-Christien était mise en question par la scission religieuse et par les guerres civiles qui s'ensuivirent. Et Henri III s'efforça d'y remédier au moyen d'une mise en scène de la monarchie axée non seulement sur l'éclat et le raffinement d'une cour splendide et intellectuelle, mais aussi sur l'ostentation de la dimension spirituelle de son pouvoir. Il renonça délibérément à l'héroïsme, pour lequel il paraissait pourtant disposer des qualités requises dont il avait fait preuve lors de la bataille de Jarnac. Et il ignora le mécontentement qui en résulta. Il s'efforça de perpétuer l'esprit de corps au sein de l'élite par la création de l'ordre du Saint-Esprit. Tous ses efforts échouèrent et Henri III eut droit à sa propre *leyenda negra* : il passa longtemps pour un roi incapable, efféminé et spirituellement égaré, qui dilapida l'argent de la couronne au profit de ses mignons, et qui ne parvint à maîtriser ni les catholiques zélés, ni les protestants. Henri IV, il est vrai, ne s'employa pas trop à la réhabilitation de son défunt cousin...³².

En Angleterre, le roi Henri VIII s'était aussi mis en scène en roi chevalier de la Renaissance. Élisabeth I^{re} arriva à transposer cette image au féminin : elle se présentait en public à la fois en *gloriana Regina*, idéal féminin inaccessible à tout chevalier, et en héroïne de la vraie foi³³. Son successeur Stuart, Jacques I^{er}, rendit à la monarchie anglaise son identité masculine. Mais il ne put et ne voulut s'inscrire dans la tradition héroïque. Il était dépourvu de toute disposition belliqueuse et ses convictions intellectuelles l'amenèrent plutôt à considérer le maintien de la paix comme le premier devoir du souverain. Son idéal était le *rex pacificus*. Et il était convaincu que l'implantation de sa dynastie avait besoin de paix, d'ordre, et non d'aventure guerrière³⁴.

Son fils et successeur, Charles I^{er}, ne suivit cette ligne directrice qu'en partie. Il se présenta bien en tant qu'aristocrate raffiné et garant de l'ordre, de la paix et du droit, mais la crise et la fin catastrophique de son règne résultèrent en partie du fait qu'il poursuivit en même temps une politique nettement plus guerrière que son père, sans néanmoins en avoir les moyens. En effet, la nation demanda au roi d'adopter, sur fond de religion, une politique agressive à l'égard de l'Espagne et de la France, mais elle ne se montra pas particulièrement encline à payer les impôts nécessaires pour la soutenir. Et cela d'autant moins que pour la partie de l'élite qui était farouchement protestante, *the hotter sort of protestants*³⁵, le roi faisait figure de crypto-catholique non avoué. Ainsi, le conflit opposant Charles I^{er} au Parlement eut dès le départ une dimension religieuse³⁵. Au final, cela aboutit

32. Nicolas Le Roux, *Un régicide au nom de Dieu. L'assassinat d'Henri III, 1^{er} août 1589*, Paris, Gallimard, 2006, id., « La mort d'un roi, la fin d'une dynastie. Le double assassinat d'Henri III », dans *Zwischen Schande und Ehre. Erinnerungsbrüche und die Kontinuität des Hauses. Legitimationsmuster und Traditionsverständnis des frühneuzeitlichen Adels in Umbruch und Krise*, dir. Martin Wrede, Mayence, von Zabern, 2007, p. 425-444
Michael Wolfe, « The Strange Afterlife of Henri III. Dynastic Distorsions in Early Bourbon France », *Renaissance Studies*, 1996, t. 10/4, p. 474 – 489 ; Denis Richet, « Henri III dans l'historiographie et dans la légende », dans *Henri III et son temps*, dir. Robert Sauzet, Paris, J. Vrin, 1992, p. 13-20. Par rapport à la cour du dernier Valois voir Jacqueline Boucher, *La cour de Henri III*, Rennes, Ouest-France, 1986.

33. Kevin Sharpe, *Selling the Tudor Monarchy. Authority and Image in Sixteenth-Century England*, New Haven, Conn./Londres, Yale UP, 2009, p. 84, 115, 131 et p.158-159.

34. Ronald G. Asch, *Jakob I., 1566 – 1625. König von England und Schottland. Herrscher des Friedens im Zeitalter der Religionskriege*, Stuttgart, Kohlhammer, 2005.

35. Julian Davies, *The Caroline Captivity. Charles I and the Remoulding of Anglicanism, 1625-1641*, Oxford, OUP, 1992, Elizabethanne Boran/Crawford Gribben (dir.), *Enforcing Reformation in Ireland and Scotland, 1550*

à ce que la monarchie ne fut plus définie comme un régime de droit divin, mais comme une magistrature soumise aux lois du pays, dont le détenteur pouvait être jugé, voire exécuté, s'il les enfreignait³⁶. Charles ne l'accepta pas et, refusant tout compromis, choisit la mort sur l'échafaud. D'une certaine façon, sa carrière posthume lui donna raison : l'image du roi-martyr, le prestige que « Charles Stuart » avait conquis pendant son procès, puis sur l'échafaud, contribua considérablement à la restauration de la monarchie. Les faiblesses du règne furent supplantées par la grandeur du supplice royal. Charles I^{er}, finalement, s'était comporté en héros-martyr de la vraie foi et de la monarchie³⁷.

Pour les Habsbourg, l'image est encore plus nuancée. Le dernier empereur-connétable fut Charles Quint. En Espagne, Philippe II développa par la suite une représentation monarchique nettement moins chevaleresque et il mit sur pied les structures d'un gouvernement bureaucratique. Lui et ses successeurs ne renoncèrent pas à apparaître en monarques chevaleresques, mais sans pour autant prendre la tête de leurs armées³⁸. Il en était de même à Prague et à Vienne. Cela ne posa problème que sous Rodolphe II, dont le personnage erratique se révéla finalement inapte à la charge impériale³⁹. La guerre de Trente Ans donna beaucoup d'occasions à Ferdinand II de se présenter comme un *miles christianus*, défenseur de la vraie foi. Bien qu'il ne partît pas lui-même en campagne, son zèle pour la religion et sa disposition belliqueuse paraissaient incontestables⁴⁰.

Le seul Habsbourg de la branche cadette qui fréquenta les champs de bataille fut Ferdinand III, l'un des vainqueurs de Nördlingen en 1634, trois ans avant son accession au trône. Pourtant, il n'eut pas trop d'intérêt à mettre en avant ce rôle : la paix de Westphalie l'obligea à s'ériger comme garant d'un empire biconfessionnel, reposant sur le compromis entre monarque et États, les vaincus de Nördlingen faisant partie de ces derniers⁴¹.

– 1700, Aldershot/Burlington Vt., Ashgate, 2006 ; Andreas Pečar, *Macht der Schrift. Politischer Biblizismus in Schottland und England zwischen Reformation und Bürgerkrieg, 1534-1642*, Munich, Oldenbourg, 2011, p. 29 – 123. Par rapport à la « hotter sort of protestants » voir Patrick Collinson, *The Elizabethan Puritan Movement*, Oxford, Clarendon, 1967, p. 27.

36. Andrew Lacey, *The Cult of King Charles the Martyr*, Woodbridge, Boydell, 2003, p. 7-12 ; *id.*, « Charles I and Christ the Second. The Creation of a Political Martyr », dans *Martyrs and Martyrdom in England, c. 1400 – 1700*, Thomas S. Freeman/Thomas F. Mayer (dir.), Woodbridge, Boydell, 2007, p. 203-220. Voir également les travaux de Kevin Sharpe, « So Hard a Text ? Images of Charles I, 1612-1700 », *The Historical Journal*, 2000, t. 43, p. 383-405 ; *id.*, *Image Wars. Promoting Kings and Commonwealths in England, 1603 – 1660*, New Haven, Conn./London, Yale UP, 2010, p. 396-404.

37. Ronald G. Asch, Heros, « Friedenstifter oder Märtyrer ? Optionen und Grenzen heroischen Herrschertums in England, ca. 1603 – 1660 », dans *Inszenierungen der Heroischen Monarchie, op. cit.*, Martin Wrede (dir.), p. 199 – 216 ; Martin Wrede, « Königsmord – Tyrannentod. Wie man sich der drei Körper des Königs entledigt oder es zumindest versucht », *Historisches Jahrbuch*, 2013, t. 133, p. 225-254.

38. Joël Cornette, *Roi de guerre, op. cit.*, p. 177. Par rapport au régime « bureaucratique » instauré par Philippe II voir Arndt Brendecke, *Imperium und Empirie. Funktionen des Wissens in der spanischen Kolonialherrschaft*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 2009 ; Friedrich Edelmayer, *Philipp II. Die Biographie eines Weltherrschers*, Stuttgart, Kohlhammer, 2009.

39. Karl Vocelka, *Die politische Propaganda Kaiser Rudolfs II., 1576-1612*, Wien, ÖAW, 1981 ; *id.*, « Matthias contra Rudolf. Zur politischen Propaganda in der Zeit des Bruderzwistes », *Zeitschrift für historische Forschung*, 1983, t. 10, p. 341-351 ; Zdeněk Vyběral, « Rivals in their own Land. Matthias' and Rudolf's Armies on the Fringe of the "Bruderzwist" », dans *Ein Bruderzwist im Hause Habsburg, 1608-1611*, Václav Buzek (dir.), České Budějovice, Jihočeská Univ., 2010, p. 401-415

40. Thomas Brockmann, *Dynastie, Kaiseramt und Konfession. Politik und Ordnungsvorstellungen Ferdinands II. im Dreißigjährigen Krieg*, Paderborn, Schoeningh, 2011.

41. Lothar Höbelt, *Ferdinand III., 1608-1657. Friedenskaiser wider Willen*, Graz, Styria, 2008, p. 63-104, 271-273, 409-410.

Cette approche fut aussi celle de son successeur, Léopold I^{er}. L'empereur, à qui l'on attribue, non sans raison, l'étiquette du « moins militaire des Habsbourg », fonda d'abord sa stratégie de représentation sur son rôle de garant de la paix et de l'ordre. Et il mena dans cette optique une politique prudente et conciliatrice. D'ailleurs, l'ordre constitutionnel créé en 1648 et les forces bien limitées des pays héréditaires de la maison d'Autriche ne lui laissaient pas le choix⁴².

Cela ne suscita de « déficit héroïque » que très brièvement : d'abord lorsque la noblesse hongroise se détourna de l'empereur qu'elle jugeait trop timide, trop tourné vers l'ouest et trop peu engagé dans la reconquête de la Hongrie. Léopold mit rapidement fin à cette rébellion – ses instigateurs montèrent sur l'échafaud⁴³. Quelques années plus tard, la situation avait profondément changé : le second siège de Vienne et la « Grande guerre contre les Turcs » qui s'ensuivit fournirent suffisamment d'occasions pour faire preuve d'héroïsme et non seulement à la noblesse hongroise. Pourtant, l'avancée des Ottomans avait constitué un moment critique pour l'empereur. D'une part sa capitale était menacée, d'autre part son prestige. Léopold ne prit pas la tête de ses troupes mais, bien au contraire, il prit la fuite et se réfugia à Passau, hors de ses États. Le long de sa route, il fut conspué par ses sujets. Et sur ce plan symbolique, la victoire elle-même posa problème : le vrai vainqueur, qui apparaissait en connétable royal, était Jean Sobieski, roi de Pologne, assisté par le duc de Lorraine, Charles V, en tant que commandant en chef des forces impériales. L'empereur ne gagna pas le champ de bataille et la ville ne fut délivrée que le jour après l'affrontement. C'est pourquoi la propagande impériale dut corriger les faits pour faire de Léopold le protagoniste des événements : celui qui avait inspiré la victoire. Le roi de Pologne et le duc de Lorraine furent réduits au statut de champions de l'empereur⁴⁴.

Cependant, même après 1683, la dimension héroïque qui n'avait jamais été totalement absente de la mise en scène impériale, ne fut pas exagérément accentuée. Il y eut certes de nombreuses représentations de l'empereur en triomphateur non seulement des Turcs, mais jamais Léopold ne se laissa décrire ou peindre comme « empereur-connétable⁴⁵ ». Son cousin français fit tout autrement.

Des vrais et des faux rois-connétales

Louis XIV s'inscrivait dans une grande tradition sacrale et héroïque, qui s'était interrompue pendant les guerres de religion. La tradition dynastique avait elle aussi été brisée. Henri IV, le fondateur de la nouvelle dynastie, avait été un Grand du royaume parmi d'autres, destiné au trône par une goutte de sang royal qui coulait dans ses veines, mais surtout par une série

42. Maria Goloubeva, *The Glorification of Emperor Leopold I in Image, Spectacle and Text*, Mainz, von Zabern, 2000, p. 85-120 ; Karl Otmar von Aretin, *Das Alte Reich, 1648-1806*, t. 1, Stuttgart, Klett-Cotta, 1993, p. 195-196.

43. István Hiller, « Ungarn als Grenzland des christlichen Europa », dans *Frieden und Krieg in der Frühen Neuzeit. Die europäische Staatenordnung und die außereuropäische Welt*, Ronald G. Asch/Martin Wrede (dir.), München, Wilhelm Fink Verlag, 2001, p. 567-576 ; Martin Wrede, *Das Reich und seine Feinde. Politische Feindbilder in der reichspatriotischen Publizistik zwischen Westfälischem Frieden und Siebenjährigem Krieg*, Mainz, Philipp von Zabern Verlag, 2004, p. 127-129 ; id., « L'Empereur, l'Empire, la nation allemande. L'essor de l'esprit politique (milieu XVII^e-milieu XVIII^e siècles) », *Revue historique*, 2007, t. 643, p. 623-652.

44. Martin Wrede, *Das Reich und seine Feinde*, op. cit., p. 160-166.

45. Jean Bérenger, *Leopold Ier*, op. cit. p. 313-314 ; M. Goloubeva, *Glorification of Leopold*, op. cit., p. 123-154 ; Martin Wrede, « Türkenkrieger – Türkensieger. Leopold I. und Ludwig XIV. als Ritter und Retter der Christenheit », dans *Bourbon, Habsburg, Oranien. Konkurrierende Modelle im dynastischen Europa um 1700*, Christoph Kampmann et al. (dir.), Cologne et al., Böhlau, 2008, p. 149-156.

imprévisible de décès et d'événements⁴⁶. À partir de 1589, il se lança dans une entreprise de restauration des dimensions héroïque et sacrale de la monarchie. Et dans les deux cas, il choisit Hercule comme emblème de la mise en scène royale⁴⁷.

Henri et Hercule furent d'abord les représentants d'une royauté d'action d'inspiration néo-stoïcienne, surtout répandue dans l'Europe protestante. Henri, dont la sacralité tout comme la légitimité furent au début assez contestables, devait s'affirmer sur le devant de la scène. Cette royauté d'action imposait bien sûr qu'il commandât en personne l'armée royale. La contrainte n'était guère pesante, car elle était en accord avec son tempérament et ses origines. En 1589, Henri IV était moins un roi-connétable qu'un chef de parti qui avait accédé au trône. Il était d'abord chef de guerre avant de devenir roi.

La re-sacralisation ne se fit pas sous le signe de l'Hercule héroïque mais sous celui de l'Hercule souffrant. Selon Denis Crouzet, cet aspect de la mise en scène anticipait l'assassinat du roi en l'intégrant dans le nouveau concept monarchique. Cette thèse revêt une certaine plausibilité dans la mesure où le règne d'Henri IV fut émaillé de tentatives d'attentat à sa vie, de sorte qu'il fallait à tout moment prévoir une issue fatale, qui se produisit finalement en 1610⁴⁸. Hercule était également très populaire auprès d'autres monarques et dynasties, et son choix n'avait donc rien de très original⁴⁹. Mais la re-sacralisation de la monarchie française eut également recours au renouveau du culte de Saint Louis, duquel provenait, bien sûr, la goutte de sang royal qui avait valu le trône aux Bourbons. Cette re-sacralisation s'accompagna d'une politique intérieure d'accentuation catholique, encore discrète sous Henri IV, mais de plus en plus marquée par la suite⁵⁰.

La question de savoir si la sacralité retrouvée ou revendiquée par les Bourbons eut un impact réel parmi leurs sujets impose une réponse réservée, voire sceptique, ainsi que l'a montré Jens-Ivo Engels⁵¹. En revanche, pour ce qui est de la mise en scène de l'héroïsme, on peut affirmer qu'elle fut efficace, du moins parmi l'élite. La politique guerrière d'Henri IV et de Louis XIII, puis plus encore celle de Louis XIV, occupa et satisfit les élans héroïques de la noblesse française. On a expliqué le fait que la noblesse française soit aussi disposée à servir dans l'armée royale par les contraintes matérielles, ce qui n'est certainement pas faux⁵². Mais cela ne peut être considéré comme l'unique motivation, étant donné que les retombées matérielles de ce service militaire en général n'étaient ni

46. Jean-Marie Constant, *Henri IV. Roi d'aventure*, Paris, Perrin, 2010, p. 101-173 ; Edmund H. Dickerman/Anita M. Walker, « The Politics of Honour. Henri IV and the Duke of Bouillon », *French History*, 2000, t. 14, p. 383-407.

47. Edmund H. Dickerman/Anita M. Walker, « The Choice of Hercules. Henry IV as a Hero », *The Historical Journal*, 1996, t. 39, p. 315-337 ; Denis Crouzet, « Les fondements idéologiques de la royauté d'Henri IV », dans *Henri IV. Le roi et la reconstruction du royaume*, Jacques Pérot/Pierre Tucoo-Chala (dir.), Pau, Musée national du château de Pau, 1990, p. 165-194.

48. Denis Crouzet, « Les fondements », *art. cit.*, p. 188-191.

49. Guido Bruck, « Habsburger als "Herculier" », dans *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen in Wien* 50, 1953, p. 191-198.

50. Ronald G. Asch, *Sacral Kingship between Disenchantment and Re-Enchantment. The French and English Monarchies 1587-1688*, New York/Oxford, Berghahn, 2014 ; Eric Nelson, *The Jesuits and the Monarchy. Catholic Reform and Political Authority in France, 1590-1615*, Aldershot, Ashgate, 2005.

51. Jens-Ivo Engels, *Königsbilder. Sprechen, Singen und Schreiben über den französischen König in der ersten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts*, Bonn, Bouvier, 2000, p. 268 ; *id.*, « Beyond Sacral Monarchy : A New Look at the Image of the Early Modern French Monarchy », *French History*, 2001, t. 15, p. 139-158 ; *id.*, « Dénigrer, espérer, assumer la réalité. Le roi de France perçu par ses sujets, 1680-1750 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2003, 50/3, p. 96-126.

52. Guy Rowlands, *The Dynastic State and the Army under Louis XIV. Royal Service and Private Interest*, Cambridge, CUP, 2002, p. 153-266.

considérables ni garanties. Les motivations immatérielles sont quant à elles évidentes : la vocation guerrière de la noblesse était satisfaite, et sa légitimité, qui était de plus en plus dépendante du plaisir du roi, s'en trouvait renforcée⁵³. Depuis la Renaissance déjà, la noblesse se définissait de manière croissante à travers les grâces octroyées par le monarque. Quand celles-ci faisaient défaut, c'était la rébellion⁵⁴. Du moins fut-ce le cas jusqu'à la fin de la Fronde en 1653. Les frondeurs se considéraient et se comportaient en partie comme les héros des romans de chevalerie qui avaient nourri leur imagination depuis l'enfance⁵⁵. C'était la même chose pour les officiers de Louis XIV, si ce n'est qu'eux avaient choisi de se mettre au service du roi. Il s'agissait d'ailleurs là d'un choix d'autant plus attractif qu'après 1661, il n'y avait plus de favori ou de ministre tout-puissant favori du roi. Le roi gouvernait personnellement, et il prenait lui-même la tête de son armée. Ce comportement était à la fois conforme aux convictions du monarque et aux attentes de la noblesse. On servait volontiers sous les ordres du roi, tout du moins s'en donnait-on l'apparence⁵⁶.

Toutefois, la place du roi à la tête de l'armée n'était pas dénuée d'ambiguïtés. Louis XIV non seulement aimait, mais connaissait la chose militaire. Son « Histoire métallique » révèle un roi, passant ses troupes en revue pour faire preuve du « rétablissement de la discipline militaire⁵⁷ ». Pourtant, Louis XIV n'était ni soldat ni connétable. Il se rendait auprès de ses troupes pour les « inspirer », non pour les diriger. Il prit part aux discussions et décisions de ses maréchaux, mais ne prit jamais lui-même les opérations en main. En fait, les sièges qu'il « dirigea » furent des spectacles opulents mais sans véritable enjeu, à l'issue prévisible. Il s'agissait davantage de mises en scènes théâtrales de la vigueur guerrière et donc de la puissance du souverain que de véritables batailles⁵⁸. Et c'est justement ce qui faisait leur charme particulier pour le « roi de gloire ». Car à la différence du temps de François I^{er}, le vaincu de Pavie, la glorification de Louis XIV excluait qu'on exposât le « plus grand des rois » au risque de subir une défaite personnelle ; le succès militaire concret prit le pas sur l'esprit chevaleresque abstrait.

Tout siège et tout autre affrontement victorieux manifestaient et affirmaient sa grandeur – et sa grandeur seule : « Le Roi assiège... », « le Roi dirige... », « le Roi prend... » – autant de hauts faits d'armes destinés à alimenter le culte du Roi-Soleil en tant que monarque héroïque sous forme de statues équestres érigées à travers le royaume, de peintures sur les plafonds du château de Versailles ou de l'Hôtel des Invalides, d'innombrables tableaux et de gravures. L'unique héros, plus ou moins imaginé, en était le roi⁵⁹. Les autres acteurs en présence, fut-ce le Grand Condé, n'étaient peut-être pas considérés comme des « Pygmées »

53. Hervé Drévuillon, *L'impôt du sang. Le métier des armes sous Louis XIV*, Paris, Tallandier, 2005, p. 217-315.

54. Arlette Jouanna, *Le devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'État moderne, 1559-1661*, Paris, Fayard, 1989. Cf. Brian Sandberg, *Warrior Pursuits : Noble Culture and Civil Conflict in Early Modern France*, Baltimore, Johns Hopkins UP, 2010.

55. Alexander Rubel, « Eine Frage der Ehre. Die Fronde im Spannungsfeld von Adelsethos und Literatur », *Francia*, 2005, 32/2, p. 31-58 ; Hervé Drévuillon, *Impôt du sang, op. cit.*, p. 321-351.

56. Hervé Drévuillon, *Impôt du sang, op. cit.*, S. 275-296 ; Gerrit Walther, « Protest als schöne Geste, Gehorsam als event. Zur Formation des ludovizianischen Absolutismus aus dem Geist der Fronde », dans *Absolutismus, ein unersetzliches Forschungskonzept ? Eine deutsch-französische Bilanz. – L'absolutisme, un concept irremplaçable ? Une mise au point franco-allemande*, Lothar Schilling (dir.), Munich, Oldenbourg, 2008, p. 173-189.

57. « Disciplina militaris restituta. » *Médailles sur les principaux évènements du règne de Louis le Grand avec des explications historiques*, par l'Académie Royale des Médailles et des Inscriptions, Paris 1702, p. 85.

58. Joël Cornette, *Roi de guerre, op. cit.*, p. 249-264.

59. Jérôme Laplanche, *Joseph Parrocel. 1646- 1704. La nostalgie de l'héroïsme*, Paris, Arthena, 2006 ; Michel Hanotaux, « Le programme iconographique du réfectoire », dans *Peintures murales aux Invalides. L'œuvre*

– ainsi que le formula Guillaume II au sujet d’une constellation qui lui paraissait similaire (il pensait entre autres à Bismarck au service de l’empereur Guillaume I^{er}...), mais ils se trouvaient réduits à des « reflets du soleil⁶⁰ ». Condé dut renoncer au profit du roi à se présenter comme un nouvel Alexandre, ainsi qu’il le faisait depuis les années 1660. Une décennie plus tard, le roi lui restitua cette allégorie après usage – et usure. Philippe d’Orléans, le vrai vainqueur de la bataille de Cassel en 1677, fut relégué au second plan au moins dans la peinture murale très programmatique du réfectoire des Invalides : c’était bien le roi, pourtant absent dans la réalité, qui avait gagné la bataille et qui, par conséquent, dut se trouver au centre du tableau⁶¹. Dans la littérature même certains mots lui étaient réservés : le roi seul pouvait être « héros » ou « héroïque », alors que les autres acteurs sur l’échiquier de la gloire pouvaient prétendre tout au plus au « sublime⁶² ». Même les victoires impériales en Hongrie sur les Turcs étaient, elles aussi, des « reflets du soleil ». Louis XIV n’y avait certes pas participé, mais il avait renoncé à les empêcher en mettant en suspens ses « justes revendications », pour citer le fameux écrit d’Antoine Aubéry, à l’égard de l’empereur⁶³.

Le progrès technique, les armes à feu, mirent plus de distance entre le roi et les combats. Le roi, selon les règles et selon ses propres désirs, s’exposait bien aux dangers des campagnes, mais sans les chercher. Sa participation directe aux combats, à la « mêlée » chose normale au temps de François I^{er}, était désormais considérée comme inconvenante. Le Roi Très-Christien de France et de Navarre n’était pas à sa place devant un mousquet ou un canon ennemi. Le risque de perdre le souverain – et avec lui, d’une façon ou d’une autre, la souveraineté incontestée – fut considéré comme trop importante⁶⁴.

La nature même de la mise en scène héroïque royale changea en 1693, lorsqu’à l’âge de 55 ans le roi quitta définitivement les troupes combattantes. Il décida, non sans raison, qu’il valait mieux surveiller l’ensemble des événements depuis Versailles. Restait le postulat de l’héroïsme. À titre de compensation, pour assurer une présence virtuelle, le roi créa l’ordre royal et militaire de Saint-Louis. Celui-ci n’avait toutefois plus grand-chose à voir

révélé de Joseph Parrocel, Frédéric Lacaille (dir.), Dijon, Faton, 2005, p. 166-229 ; Isabelle Richefort, Adam-François van der Meulen. Peintre flamand au service de Louis XIV, Anvers, Mercator, 2004 ; Michel Martin, Les monuments équestres de Louis XIV. Une grande entreprise de propagande monarchique, Paris, Picard, 1986.

60. Les « reflets du soleil » et leur esprit « héliocentrique » se font voir par exemple à travers le carrousel royal de 1662 et les devises des participants. Voir Stéphane Castelluccio, *Les carrousels en France du XVI^e au XVII^e siècles*, Paris, L’amateur, 2002, p. 146-169 ; Peter Burke, *The Fabrication of Louis XIV*, New Haven, Conn., Yale UP, 1994, p. 67-90. – Pour les « pygmées » de Guillaume II voir John C.G. Röhl, *Wilhelm II. Der Aufbau der Persönlichen Monarchie, 1888-1900*, München, Beck, 2001, p. 943 ; Michael A. Obst, *Einer nur ist Herr im Reiche. Kaiser Wilhelm II. als politischer Redner*, Paderborn, Schoeningh, 2010, p. 181-182.

61. Jérôme Laplanche, *Joseph Parrocel, op. cit.*, p. 182 ; M. Hanotaux, « Le programme iconographique », *art. cit.* p. 214-215 ; <http://www.musee-armee.fr/collections/base-de-donnees-des-collections/objet/bataille-de-cassel-le-11-avril-1677.html> (consulté le 13/12/2013).

62. Mark Bannister, *Condé in Context. Ideological Change in Seventeenth-Century France*, Oxford, OUP, 2000, p. 189-191 ; id., « *Crescit ut aspicitur*. Condé and the reinterpretation of heroism, 1650-1662, *Ethics and politics in Seventeenth-Century France. Essays in Honour of Derek A. Watts*, Keith Cameron (dir.), Exeter, University of Exeter Press, 1996, p. 119-128.

63. Martin Wrede, « Türkenkrieger, Türkensieger », *art. cit.*, p. 159-160. Pour Aubéry et sa réception, voir Winfried Dotzauer, « Der publizistische Kampf zwischen Frankreich und Deutschland in der Zeit Ludwigs XIV. Der Publizist Antoine Aubéry und seine Gegner (1667-1669). “Des iustes prétentions du Roi sur l’Empire” », *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 1974, t. 122, p. 99-123 ; Markus Baumanns, *Das publizistische Werk des kaiserlichen Diplomaten Franz Paul Freiherr von Lisola (1613-1674). Ein Beitrag zum Verhältnis von Absolutistischem Staat, Öffentlichkeit und Mächtspolitik in der frühen Neuzeit*, Berlin, Duncker u. Humblot, 1994, p. 88-107

64. Joël Cornette, *Roi de guerre, op. cit.*, p. 154-155 et p. 313.

avec une « fraternité ou aimable compagnie » ; il s'agissait d'une simple médaille, certes prestigieuse⁶⁵. Dès lors, le roi mena la guerre à partir de son cabinet. Sa gloire n'en souffrit pas, puisque sa glorification ne céda en rien. Et cette retraite le gardait des conséquences des défaites qui ne tardèrent pas à s'installer. En revanche, son rayonnement en tant que « Roi de guerre » à long terme diminua. La présence désormais virtuelle, symbolique, du roi sur les champs de bataille et la communauté avec l'armée à travers l'ordre de Saint-Louis se révélèrent insuffisantes. Les princes du sang, voire l'héritier du trône qu'on envoya sur les fronts, n'étaient pas, pour des raisons multiples, à la hauteur de la tâche. La relation étroite entre le roi et les combattants se relâcha nettement au fil des ans. On continua de se raccrocher à la fiction d'une relation de proximité entre suzerain et vassal, mais le roi, en fin de compte, fut remplacé par la bureaucratie militaire, et la nation vint s'adjoindre en tant que référent de loyauté⁶⁶.

Cette évolution ne fut pas linéaire. Dans les années 1740, Louis XV se rendit plusieurs fois auprès de ses troupes lors de la guerre de la Succession d'Autriche, avec à la clé un succès public de courte durée. Pour assurer durablement et de manière crédible l'image du roi héroïque, et se faisant préserver le capital symbolique de la monarchie, cette présence épisodique à la guerre ne suffisait plus⁶⁷. Il y avait deux raisons à cela. D'abord la concurrence directe avec d'autres souverains : déjà au temps de Louis XIV, la comparaison avec un adversaire comme Guillaume III d'Orange n'était pas toujours avantageuse, car celui-ci prit la tête de ses troupes comme un vrai roi-connétable. Ensuite, la définition de l'héroïsme et l'estime portée au héros avaient changé. En d'autres termes, Frédéric le Grand rendit plus cher l'héroïsme monarchique et les Lumières modifièrent encore l'offre.

« [L]e roi d'Angleterre demeura pendant toute la bataille à pied, devant son bataillon hanovrien, [...] à peu près dans l'attitude où se trouvent les maîtres d'armes pour pousser la quarte. Il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille⁶⁸. » Voilà comment Frédéric le Grand décrit le comportement de son oncle Georges II d'Angleterre lors de la bataille de Dettingen en 1743. Rarement un vainqueur aura été plus impitoyablement dénigré. Les relations entre Georges et Frédéric, oncle et neveu, étaient marquées par une réprobation mutuelle. Il est cependant vrai que sur le plan militaire, cette journée n'eut guère de conséquences, si ce n'est qu'elle inspira à Haendel son *Te Deum*. Néanmoins, sur le plan politique, cette victoire valut à George II une popularité inédite en Angleterre, car elle rehaussa son prestige et celui des armes anglo-hanovriennes⁶⁹. Certes, ce n'était pas la première fois que la dynastie des Guelfes avait pu améliorer son modeste capital de sympathie anglais en mettant en avant le comportement réel ou prétendu de ses membres sur les champs de bataille européens. Dans ce contexte, la

65. Martin Wrede, *Ohne Furcht und Tadel*, op. cit., p. 284-288.

66. Voir Jay Smith, « "Our Sovereign's Gaze". Kings, Nobles and State-Formation in Seventeenth-Century France », *French Historical Studies*, 1993, t. 18, p. 396-415 ; Martin Wrede, « Der Rock des Königs und des Königs Rock. Monarch, Hof und Militär in Frankreich nach Ludwig XIV. », *Inszenierung der heroischen Monarchie*, op. cit., Martin Wrede (dir.), p. 383-409. Par rapport à l'armée avant la Révolution voir Rafe Blaufarb, *The French Army 1750-1820. Careers, Talent, Merit*, Manchester, MUP, 2002, p. 12-81, ainsi que Samuel F. Scott, *The Response of the Royal Army to the French Revolution. The Role and Development of the Line Army 1787-93*, Oxford, Clarendon Press, 1978, p. 4-45 ; Émile G. Léonard, *L'armée et ses problèmes au XVIII^e siècle*, Paris, Plon, 1958, p. 178, 248, 284-285.

67. Michel Antoine, *Louis XV*, Paris, Fayard, 1989, p. 384-387, 427-432 ; Bernard Hours, *Louis XV. Un portrait*, Toulouse, Privat, 2009, p. 113-117, 123-127, 554-559.

68. Frédéric II, roi de Prusse, *Histoire de mon temps*, dans les *Œuvres* de Frédéric le Grand, éd. J.D.E. Preuss, t.3, Berlin, 1846, p. 16.

69. Mijndert Bertram, *Georg II. König und Kurfürst. Eine Biografie*, Göttingen, MatrixMedia, 2004, p. 45-47 u. 142f.

dimension religieuse du caractère chevaleresque fut rappelée par plusieurs textes à la gloire de Georges I ainsi que de Georges II qui célébraient les batailles menées par l'un et par l'autre contre les deux « ennemis de la chrétienté », qu'il s'agisse des Turcs... ou bien des Français. Mais les monarques britanniques n'avaient pris part aux batailles que dans leur jeunesse hanovrienne. Devenu roi, Georges II, le vainqueur de Dettingen, se limita au rôle d'« inspirateur » militaire, comme Louis XIV l'avait fait avant lui⁷⁰. Son neveu prussien, fort et de ses propres exploits et de ses ressentiments familiaux, ne trouva plus cela suffisant. Et cet avis laissa des traces.

Uniforme et fainéantise

On assista au XVIII^e siècle à une sorte d'élargissement du rôle royal. D'une part, le roi n'était plus considéré uniquement comme un chef de guerre mais également comme un bon père du peuple et un administrateur du bien commun⁷¹. C'était notamment le cas en France. Mais d'autre part, il se produisit une remilitarisation de la fonction royale. Celle-ci fut promue non seulement par l'exemple de Frédéric II, mais également par une attente générale qui répondait à l'esprit des Lumières : le roi se devait d'être actif en travaillant au bien de son peuple et en le servant. Et il fallait manifester cette attitude en public. Il ne s'agissait pas de demander à Georges II, à Louis XV ou même à Marie Thérèse d'Autriche de commander leurs armées en personne, et encore moins de faire preuve du « génie » dont disposait leur homologue prussien. Il leur fallait seulement faire preuve de vigueur et de capacité d'action. Une certaine connaissance de la chose militaire en faisait partie et s'afficher auprès des troupes était hautement recommandable. Cette attitude éclairée du roi actif se traduisit par une innovation vestimentaire de la plus haute importance : l'uniforme⁷².

Celui-ci, bien sûr, connut ses débuts au XVII^e siècle, notamment dans l'armée française. Mais l'épanouissement de l'uniforme militaire est une caractéristique du siècle des Lumières⁷³. C'est à cette époque qu'il s'imposa même dans les cours de l'Europe. A Vienne, on abandonna le *Mantelkleid*, le costume espagnol, à Londres on instaura la *Windsor uniform*, une tenue semi-militaire. Évoquer Potsdam n'est pas nécessaire. Mais il y avait une exception de poids : Versailles⁷⁴.

Ici, l'« habit habillé », le costume français, resta de rigueur. Le chevalier d'Arcq, dans sa défense de la « noblesse militaire » contre les propos iconoclastes de l'abbé Coyer,

70. Hannah Smith, *Georgian Monarchy. Politics and Culture, 1714 – 1760*, Cambridge, CUP, 2006, p. 26-27, 106-108, 182-185.

71. Par rapport au monarque en tant que père (plutôt pacifique) de la patrie dont le rôle militaire s'affaiblit voir J.Y. Engels, *Königsbilder*, op. cit., p. 190-192 et 265, ainsi que Hubertus Büschel, *Untertanenliebe. Der Kult um deutsche Monarchen 1770-1830*, op. cit., Göttingen, Vandenhoeck, 2006.

72. Hervé Drévilion, « La tenue militaire entre uniformité et distinction sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV », *Signes et couleurs des identités politiques du Moyen Âge à nos jours*, Denise Turrel et al. (dir.), Rennes, PUR, 2009, p. 381-392 ; Martin Wrede, « Der Rock des Königs », art. cit.

73. Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1989, 211-225 ; Philip Mansel, *Dressed to rule. Royal and Court Costume from Louis XIV to Elizabeth II*, New Haven, Conn., Yale UP, 2005, p. 18-36, 57-62.

74. Philip Mansel, *Dressed to Rule*, op. cit., p. 18-36. Pour la Prusse, voir Carmen Winkel, « Distinktion und Repräsentation. Deutung und Bedeutung von militärischen Uniformen im 18. Jahrhundert », *Staat, Macht, Uniform. Uniformen als Zeichen staatlicher Macht im Wandel ?*, Sandro Wiggerisch/Steven Kensy (dir.), Stuttgart, Steiner, 2011, p. 127-146 ; id., *Im Netz des Königs. Netzwerke und Patronage in der preußischen Armee, 1713 – 1786*, Paderborn et al., Schöningh, 2013, p. 115-122.

demanda vainement au roi d'admettre l'uniforme à la cour et de le porter lui-même⁷⁵. C'était pour rien. Le modèle de Versailles restait celui fixé par Louis XIV, et il apparaissait en quelque sorte daté par rapport à ceux qu'adoptaient Frédéric II, Joseph II, Georges II et même Marie-Thérèse⁷⁶.

Louis XV avait pourtant connu son moment de gloire à Fontenoy. Il s'était fait représenter en roi de guerre, dans l'uniforme rouge d'un maréchal de France, sous les applaudissements du public. Mais cette gloire fut de courte durée, et la proximité du roi avec son armée, insuffisante, à tel point qu'à partir de 1748 il fut dénigré comme roi-fainéant⁷⁷. Son successeur, Louis XVI, évita soigneusement l'apparat militaire. Il ne se voyait pas comme roi de guerre et n'était pas considéré comme tel⁷⁸. Ni Louis XV ni Louis XVI n'étaient en mesure d'afficher l'image du roi-serviteur liée au prestige de l'uniforme et à l'intérêt pour la chose militaire. En délaissant l'uniforme, le roi de France paraissait délaissier l'armée. Nigel Mansel remarque, un brin sarcastique, que, pendant que d'autres monarques se servaient de l'uniforme pour stabiliser leur trône, Louis XVI s'en servait pour le déstabiliser⁷⁹ : en effet, le déficit héroïque de la monarchie française contribua grandement à ce que l'armée ne servît pas de pilier au trône lors de la crise finale de l'Ancien Régime en 1789. Le tournant révolutionnaire invita le roi ainsi que ses serviteurs à reconsidérer leur point de vue. L'armée, au moins en partie, attendit donc le roi de guerre à Montmédy en 1791. Mais, comme l'on sait, il n'y arriva pas. Il était bien trop tard pour un tel changement de rôle.

Un nouvel héroïsme – de nouveaux héros

Louis XIV avait grandement profité du fait que Guillaume III d'Orange n'avait ni suscité ni pratiqué aucun culte autour de sa personne. Louis XV dut quant à lui – tout comme Georges II – vivre avec l'ombre que projetait le roi-connétable prussien, une ombre qui fut encore allongée à dessein justement dans l'opinion publique française : à la passivité et à l'indolence que l'on reprochait au roi de France on pouvait ainsi opposer l'image d'un souverain qui semblait incarner de façon crédible activité, résolution et héroïsme, et cela en tant que chef militaire endossant pleinement ce rôle au lieu de simplement le jouer. Or, c'étaient bien les capacités exceptionnelles, les « talents » qui faisaient le Grand homme du siècle des Lumières⁸⁰. Et les rois n'acquiesçaient ce statut que dans des rares cas, seulement

75. Philippe-Auguste de Sainte-Foy, *chevalier d'Arcq, La noblesse militaire ou le patriote français*, s.l., 1756, p. 89 – 90. Cf. Martin Wrede, « Der Rock des Königs », *art. cit.*

76. Philip Mansel, *Dressed to Rule*, *op. cit.*, p. 34-36.

77. Robert Darnton, *Le diable dans un bénitier. L'art de la calomnie en France, 1650-1800*, Paris, Gallimard, 2010 ; Thomas E. Kaiser, « The Drama of Charles Edward Stuart. Jacobite Propaganda, and French Political Protest, 1745-1750 », *Eighteenth Century Studies*, 1997, t. 30, 365-381 ; Martin Wrede, « Der Rock des Königs », *art. cit.*

78. Aurore Chéry, « Louis XVI ou le nouvel Henri IV », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles. Articles et études, mis en ligne le 16 septembre 2010*. URL : <http://crcv.revues.org/10466> (consulté le 21/12/2010).

79. Philip Mansel, *Dressed to Rule*, *op. cit.*, p. 69.

80. Stephan Skalweit, *Frankreich und Friedrich der Große. Der Aufstieg Preußens in der öffentlichen Meinung des Ancien régime*, Bonn, Röhrscheid, 1952, p. 100 ; Edmond Dziembowski, *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770. La France face à la puissance anglaise à l'époque de la guerre de Sept-Ans*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998, p. 427-430 ; André Zysberg, *La monarchie des Lumières, 1715-1786*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 256. Pour la perception de Frédéric II en France voir également Bernd Klesmann, « Friedrich und Frankreich. Faszination und Skepsis », *Friederisiko. Friedrich der Große. Die Ausstellung*, Munich, Hirmer, 2012, p. 134-145.

quand ils le méritaient⁸¹. Cela apparaît très clairement dans les projets de mausolée que l'on fit en France pour Henri IV, et en Prusse pour Frédéric le Grand. On envisagea de transférer le Béarnais de la nécropole royale de Saint-Denis à un monument qui lui serait dédié seul, où il serait entouré non pas de la galerie de ses aïeux, mais d'hommes illustres, couronnés ou non. Le temple destiné à Frédéric répondit à une approche similaire. On tentait de singulariser les monarques en les tirant de leur contexte dynastique pour les intégrer à la nation⁸².

Mais un grand homme des Lumières n'était plus vraiment un « homme illustre » de la Renaissance ou de l'âge baroque. Le grand homme n'avait désormais plus besoin d'être privilégié par la naissance pour s'élever au-dessus des autres hommes ; il devait compter sur ses qualités personnelles. Et il n'avait pas besoin non plus d'être un héros. Il est à cet égard révélateur que depuis le XVIII^e siècle, les ordres de chevalerie aient accueilli des savants. Certes, c'était surtout vrai pour les ordres subalternes, mais néanmoins de telles pratiques auraient étonné aussi bien Philippe le Bon que Louis XIV⁸³.

L'héroïsme devenait plus éphémère, davantage lié à l'instant, et surtout plus dangereux. On retient encore de nos jours le nom du Chevalier d'Assas, l'un des héros militaires français du XVIII^e siècle⁸⁴. Celui-ci avait acquis sa gloire lors de la bataille de Kloster Kamp en 1760, en se sacrifiant de manière exemplaire pour éviter à l'armée une attaque surprise sans doute fatale⁸⁵. Cette constellation allait devenir la nouvelle norme en matière d'héroïsme militaire : un acte singulier, solitaire, suivi d'une mort héroïque, militaire. Et cet acte, cette fin, étaient désormais accessibles aussi aux « sans-grade », même roturiers. « Amour de la patrie » et « héroïsme civique » étaient les vertus de l'époque⁸⁶. Une action d'éclat était à la portée du plus modeste grenadier. André Corvisier a distingué expressément la « mort militaire », la mort en service, comme celle du Chevalier d'Assas, de la « mort guerrière », couronnement d'une longue carrière dans les armes, qui avait été le lot de Bayard, La Trémoille et La Palice⁸⁷. La mort guerrière pouvait accidentellement frapper un monarque, à la différence de la mort militaire, car le monarque incarnait la cause pour laquelle on se battait, et ne pouvait donc guère se sacrifier pour elle. Les membres du Haut commandement à Spa en 1918 furent les premiers à voir la chose autrement. Mais à cette date, l'idée directrice, le *leitmotiv* politique qu'avait été la « monarchie héroïque »,

81. David A. Bell, *The Cult of the Nation in France. Inventing Nationalism, 1680-1800*, [2001], Cambridge, MA : Harvard University Press, 2003, p. 107-125 ; Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998, p. 113-132, ainsi que, de façon plus générale, Thomas W. Gaehtgens/Gregor Wedekind (dir.), *Le culte des grands hommes, 1750-1850*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2009.

82. James A. Leith, *Space and Revolution. Projects for Monuments, Squares, and Public Buildings in France, 1789-1799*, Montréal I., Mc Gill-Queen's UP, 1991, p. 11 et 14. Pour la Prusse voir les travaux d'Eckart Hellmuth, « Die Wiedergeburt Friedrichs des Großen und der "Tod für's Vaterland". Zum patriotischen Selbstverständnis in Preußen in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts », *Nationalismus vor dem Nationalismus ?*, Reinhart Stauber (dir.), Hamburg, Meiner, 1998, p. 21-52 ; Eckart Hellmuth, « Ein Denkmal für Friedrich den Großen. Architektur, Politik und Staat in Preußen im ausgehenden 18. Jahrhundert », dans *Zeitenwende ? Preußen um 1800*, dir. id., Stuttgart/Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1999, p. 285-319.

83. Martin Wrede, *Ohne Furcht und Tadel*, op. cit., p. 232 et 282-284.

84. Daniel Milo, « Les noms des rues », dans *Les lieux de mémoire*, dir. Pierre Nora, t. 2, [1984], Paris, Gallimard, 2003, p. 1887-1918, ici p.1902.

85. David A. Bell, *Cult of the Nation*, op. cit., p. 119.

86. Edmond Dziembowski, *Un nouveau Patriotisme*, op. cit., p. 389.

87. André Corvisier, « La mort », art. cit., p. 3.

était supplantée depuis longtemps par celle de la « nation martiale⁸⁸ ». Et pour celle-ci un monarque héroïque pouvait garder de l'importance, comme devait le montrer l'exemple belge du roi-chevalier/roi-soldat Albert I^{er}, mais seulement quand il était crédible⁸⁹.

Les chevaliers couronnés de la Renaissance adoptaient une posture héroïque en faisant preuve de courage personnel, sans pour autant devoir accomplir des actes héroïques singuliers, hors normes, ni démontrer un génie militaire suprême, au-dessus de tous les autres capitaines. Et ils ne pouvaient se sacrifier pour autre chose que pour la vraie foi. La connétablie imaginaire de Louis XIV fit évoluer ce modèle. Le progrès technique accompli en matière d'armement accrut la distance entre le monarque et les combats, mais le danger subsistait. Le souverain était célébré comme l'inspirateur des victoires, dont il confisquait la gloire. Mais on voyait déjà se dessiner les dangers de l'excès : la perte de crédibilité, voire le ridicule. C'est pourquoi du vivant même du Roi-Soleil, des mesures furent prises pour contrecarrer cette érosion de l'aura royale, notamment à travers des projets de monuments⁹⁰. D'une façon paradoxale, d'ailleurs, la glorification sans borne d'un roi, le fait de le déclarer le seul véritable héros, facilita en quelque sorte l'accession au trône du véritable héros – fût-ce, quelques décennies plus tard, le trône impérial d'une « quatrième dynastie ».

Les rois-connétables du début de l'époque moderne restaient des cas exceptionnels. Leur rayonnement était considérable, mais limité par le fait qu'ils apparaissaient plutôt à la périphérie du continent, en Suède, en Prusse et aux Pays-Bas. Dans ces monarchies protestantes, la dimension sacrée avait diminué encore plus nettement que dans les monarchies catholiques. Surtout pour les Hohenzollern la raison d'être royale exigeait une royauté d'action, conformément aux idées néo-stoïciennes⁹¹. Avec les Vasa et les Orange, le monarque s'était affirmé comme défenseur de la vraie foi ; au moins fut-il représenté comme tel. L'Angleterre connaissait également la rhétorique du protestantisme belliqueux, exigeant du roi qu'il s'affirme comme le champion de la bonne cause ; elle se faisait remarquer encore au XVIII^e siècle.

Dans toutes ces monarchies, la genèse de l'État moderne était étroitement liée à l'essor du *miles perpetuus*, d'une armée professionnelle, sous contrôle royal⁹². Mais paradoxalement, c'est la professionnalisation militaire entamée à la fin du XVII^e siècle qui devait empêcher la perpétuation du modèle du roi-connétable, dont Frédéric le Grand

88. Jörn Leonhard, *Bellizismus und Nation. Kriegsdeutung und Nationsbestimmung in Europa und den Vereinigten Staaten, 1750 – 1914*, Munich, Oldenbourg, 2008 ; Nikolaus Buschmann, *Einkreisung und Waffenbruderschaft. Die öffentliche Deutung von Krieg und Nation in Deutschland, 1850 – 1871*, Göttingen, Vandenhoeck, 2003. Voir également Dieter Langewiesche/Georg Schmidt (dir.), *Föderative Nation. Deutschlandkonzepte von der Reformation bis zum Ersten Weltkrieg*, Munich, Oldenbourg, 2000, notamment les contributions de Horst Carl et de Nikolaus Buschmann.

89. Laurence Van Ypersele, *Le roi Albert. Histoire d'un mythe*, Ottignies, Éd. Labor, 1995.

90. Rochelle Ziskin, « The Place de Nos Conquêtes and the Unraveling of the Myth of Louis XIV », *The Art Bulletin*, 1994, t. 76, p. 147-162.

91. Gerhard Oestreich, *Neo-Stoicism and the Early-Modern State*, Cambridge, Éd. Brigitta Oestreich/H.G. Koenigsberger, 1982 (en allemand 1969).

92. Michael Schaich, « Introduction », dans *Monarchy and Religion. The Transformation of Royal Culture in Eighteenth-Century Europe*, dir. id., Oxford, OUP, 2007, p. 1-40, ici p. 6, 10 et 36 ; Paul Kléber Monod, *The Power of Kings. Monarchy and Religion in Europe, 1589-1715*, New Haven, Conn., Yale UP, 1999, p. 48 et 288-291. Par rapport à l'exemplarité de la maison d'Orange, quasiment considérée comme royale, voir Horst Lademacher (dir.), *Onder den Oranje Boom. Textband : Dynastie in der Republik*, Munich, Hirmer, 1999, notamment la contribution de Simon Groenveld, « Beiderseits der Grenze », *ibid.*, p. 139-156.

était le dernier représentant (heureux), mais qui devait connaître ses limites déjà avec Gustave III de Suède ou Joseph II d'Autriche. Il était désormais plus aisé d'incarner de manière crédible le rôle du « père de la patrie ». Néanmoins, la mise en scène héroïco-militaire du monarque conservait sa place. Elle exigeait que le roi affichât une certaine proximité avec l'armée et la chose militaire, y compris une dose de compétence. Le moyen le plus facile était le port de l'uniforme. En France, la cour et le roi n'adoptèrent pas ce point de vue. La monarchie en fit les frais.

S'il ne fallait pas contredire l'image du roi vigoureux, actif et au service de son royaume, il ne fallait pas non plus l'exagérer, au risque de lui ôter sa crédibilité. Guillaume II – pour reprendre la « fin », évoquée au début de cet article – commit ces deux erreurs à la fois ; pendant ses trente années de règne, il ne cessa de confondre posture et pose. La monarchie plus ou moins héroïque de l'époque moderne aurait peut-être survécu à cette défaillance personnelle comme elle avait survécu à pas mal d'autres, mais en 1918 « la nation martiale » ne tolérait plus cette mise en scène qui paraissait indécente à l'égard de ceux qui s'étaient vraiment battus, qui avaient, dans les combats, péri ou gravement souffert, ou qui, ailleurs, avaient éprouvé bien autre chose que leur monarque.

UNIVERSITÉ DE GRENOBLE-ALPES – LARHRA-UMR 5190